

“La Fièvre” sur Canal+ : le scénariste de “Baron noir”, prophète d’une France au bord du gouffre

Il suffit d’un tweet ou d’une vidéo virale pour mettre le feu aux poudres... Avec sa nouvelle série, le 18 mars sur Canal+, Éric Benzekri brosse le portrait d’une démocratie à deux doigts de la guerre civile.



Eric Benzekri : « J’écris ce qui m’empêche de respirer ».

Par **Marjolaine Jarry** – [Publié le 14 mars 2024](#)

Le monde peut sombrer dans le bruit et la fureur, certains motifs sont immuables au pays des séries. Parmi ceux-là, la scène du petit-déjeuner dans la cuisine. Nouvelle création d’Éric Benzekri, *La Fièvre* dissèque, avec la vigueur d’un effroi lucide, la société française sur le point de s’entre-déchirer. En première ligne, Sam (Nina Meurisse), spécialiste de la communication de crise, qui enjoint à son fils devant un bol de corn-flakes : « *Réparer le monde [...], tout le monde doit essayer, mais toi pas plus qu’un autre.* » Où l’on croit entendre le dialogue intérieur d’Éric Benzekri lui-même, qui passa la première moitié de sa vie professionnelle à écrire des discours politiques avant de consacrer la deuxième à imaginer des fictions politiques. Et probablement l’essentiel de celle-ci à se questionner — lui, un peu plus qu’un autre — sur les moyens de l’action. « *Les séries ont atteint un niveau d’utilité sociale, c’est là que je peux servir* », a tranché le show runner de 50 ans, ancien attaché parlementaire et plume de Julien Dray, membre du cabinet de Mélenchon sous le gouvernement Jospin.

Après avoir métabolisé, en trois saisons de *Baron noir*, la décomposition de la gauche, le scénariste cerne, cette fois, rien de moins que la démocratie au bord de la dislocation. Ou comment un coup de boule, administré par un footballeur star à son entraîneur et assaisonné d’un « sale toubab » (l’expression signifiant « blanc »), menace de

mettre K.-O. l'idéal républicain. Supporter invétéré du PSG, Éric Benzekri sait la puissance symbolique du ballon rond, *« L'un des derniers rendez-vous qu'on regarde, au même moment, et qui transcende les identités générationnelles, sociales, raciales »*. Alors, quand ce rempart du « vivre-ensemble » cède, tout est à craindre. Les réseaux sociaux répètent à l'envi les images du maillot des Bleus qu'on brûle dans la rue. Sur scène, la très réac stand-uppeuse Marie Kinsky (Ana Girardot) balance des friteuses d'huile sur le feu et l'unité nationale part en fumée.

Convoquer le spectre de la guerre civile ? *« Évidemment que c'est un leitmotiv de l'extrême droite, acquiesce le créateur. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas traiter le plus grand thème de l'histoire politique quand on est Français — c'est-à-dire : un amas de peuples qui, jusqu'à récemment, ne parlaient pas les mêmes langues. »* Persuadé qu'il faut *« penser le danger des luttes identitaires »*, loin de l'hystérisation du fait divers. En novembre, le tournage était quasiment bouclé au moment de [Crépol](#) — soit le meurtre d'un adolescent narré par l'extrême droite, sur des antennes avides, comme le premier acte d'une guerre civile. *« Cette histoire de racisme anti-blanc était déjà dans l'air, il n'y a pas besoin de faire de l'anticipation »*, note celui qui croit aux forces du récit pour *« sensibiliser »* — version électrochoc plus qu'effleurement du derme. *« J'écris sur ce qui m'empêche de respirer. Il y a eu le Capitole. Il y a eu Brasília. Cela peut nous arriver, et pas dans dix ans. »*

Rafales de tweets, ego en roue libre, bots russes qui nourrissent l'hydre : *« Pas de révolution technologique sans crise politique majeure, rappelle le scénariste. Selon la bulle de chacun sur les réseaux, le monde est raconté sous un jour différent. La mise en algorithmes des récits détruit la réalité sensible et empêche la connexion entre humains. »* Depuis ce bouleversement anthropologique jusqu'aux stratégies pour rendre acceptables les idées les plus taboues, *La Fièvre* nous plonge au cœur de la fabrique de l'opinion. *« Donner à comprendre comment se joue la partie permet de ne pas plonger dans la mêlée au premier affect venu. »*

Autrement dit, ne pas renoncer aux forces du récit pour contrecarrer l'équation pulsionnelle contemporaine — mélange explosif de rage et d'algorithmes — et dévoiler les coulisses de la politique-spectacle avant que le grand show populiste ne réalise son rêve de saper les institutions. *« Comment éviter la sécession si tout est spectacle et que les opinions remplacent les faits ? »* On n'aurait pas trouvé mieux comme slogan (ironique) pour l'émission *TPMP* sur C8 et la chaîne Cnews, toutes deux sous la houlette de l'ultraconservateur Vincent Bolloré. Au même titre que Canal+, sur laquelle est diffusée *La Fièvre* ! Le vertige s'intensifie lors d'une scène où Marie Kinsky se rend sur le plateau du véritable Cyril Hanouna. À la question de la mise en abyme dans l'œil du cyclone, Éric Benzekri répond liberté de création (*« totale »*) et cohérence narrative : *« Kinsky, c'est une néoconservatrice radicale qui cherche à conquérir le segment des Français issus de l'immigration, rien de plus logique pour elle que de vouloir aller chez Hanouna. Je ne m'autocensure pas. »*

Sur son bureau, des piles d'essais et de romans (la série tire son titre d'un passage du [Monde d'hier, de Zweig](#)) ; parmi les onglets de son ordinateur, *Le Massacre de la Saint-Barthélemy*, tableau de François Dubois ; dans ses contacts, Giulano da Empoli, l'auteur du [Mage du Kremlin](#), lui-même ancien conseiller politique de Matteo Renzi. *« Il y a des moments d'histoire où il est important de se parler. »* Le sentiment d'urgence laisse peu de répit à celui qui veut concevoir une saison 2 avant la présidentielle de 2027. *« Mais je ne fais pas de tracts »*, insiste-t-il. À notre tour d'insister : son sens aigu du rebondissement doit forcément susciter le plus grand intérêt des représentants de sa vie d'avant ! Il confirme voir *« tout le monde »*, sauf l'extrême droite. *« Heureusement que ce genre de fiction les questionne »*, glisse celui qui prend *« très au sérieux »* la guerre culturelle. À propos d'une séquence glaçante où Marie Kinsky reprend *Le Chant des partisans*, hymne de la Résistance, son auteur martèle : *« L'inversion des symboles en est la première manœuvre. »* Sur ce terrain, il ferraille dur, à coups de tubes et d'élans de fraternité semés avec ferveur au fil des épisodes — de Gilbert Bécaud à la Coupe du monde de 1998.

« Être Français, c'est ça : avoir en commun un cadre de loi et une culture. J'ajouterais : une culture populaire. » Ce fils d'ouvrier en est convaincu : il faut donner vie à des personnages qui incarnent l'ascension sociale et célébrer les luttes collectives (jusqu'à imaginer la réinvention d'un club de foot en coopérative !). Le désespoir est performatif et notre démocratie, *« fragile »*, répète celui qui sait, un peu plus qu'un autre, la réalité de la phrase attribuée à Churchill — *« La démocratie, c'est quand on sonne à la porte à 6 heures du matin et que c'est le laitier. »* L'enfance de son père a été foudroyée par ce coup de sonnette qui n'était pas le laitier. *« Il avait 4 ans au moment du Vél d'Hiv, sa mère l'a fait passer par une fenêtre à l'espagnole. »* Aussitôt, cet anxieux qui ne cède pas sur l'espoir convoque un autre souvenir : *« Il y a eu le Vél d'Hiv, mais il y a eu aussi la coopérative. Sous Mitterrand, une loi est passée pour aider les chômeurs qui créaient leur coopérative. Mon père, électricien, avait été licencié. Il s'est lancé, ils ont commencé à cinq, fini à quatre vingts. Pour le pire ou le meilleur, le politique change nos vies. »*